

Vies et morts d'Alain Buffard

« sur-vivre
vivre plus »
Carnet de notes d'Alain Buffard

Il s'est passé une drôle de chose, début octobre, au Centre national de la danse. L'institution consacrait un programme d'une dizaine de jours au chorégraphe Alain Buffard, figure de la danse contemporaine brutalement disparue en décembre 2013, à l'âge de cinquante-trois ans. Cette manifestation, qui faisait suite au dépôt de ses archives et de celles de sa compagnie au CN D, articulait à la fois un colloque, des spectacles, un concert et une exposition¹. Elle permettait surtout, pour la première fois, de prendre du recul sur le travail d'Alain Buffard et de voir apparaître les contours d'une œuvre que peu de gens connaissaient sous ses différentes facettes.

Quatre ans après sa mort, c'était sans doute le bon *timing* : organiser cet événement plus tôt, c'était prendre le risque d'être trop en prise avec l'émotion et de verser dans l'hommage stérile et complaisant ; le remettre à plus tard, ç'aurait été se couper de la dynamique impulsée par les collaborateurs du chorégraphe et les spectateurs qui l'avaient suivi. Ce moment de synchronie pas si courant entre une institution et un public a su donner de l'allure à cette manifestation et notamment à ce qui était annoncé comme un colloque². Loin de la lourdeur et de l'esprit de sérieux qu'un tel intitulé pouvait laisser présager, ce volet scientifique proposait trois journées d'interventions menées par des gens d'horizons et de générations différents. Que ce soit au micro ou dans les rangs de la salle, d'ailleurs assez pleine, on croisait aussi bien des chercheurs que des artistes, des critiques, des étudiants, des spectateurs assidus ou tout simplement des curieux qui venaient entendre parler de spectacles qu'ils n'avaient jamais vus. Au fond, ce qui prenait corps, c'était moins une communauté qu'un collectif attentif, concerné, qui pouvait se laisser aller à l'émotion tout en se prémunissant des dérives commémoratives et de la poisse du pathos qu'on est en droit de redouter de ce genre de manifestation. Ici, rien de larmoyant ni de mondain donc, mais plutôt un moment mémoriel, tenu, élégant, où les intervenants prenaient soin de ne pas construire de mythologie autour du mort ni de l'élever au rang de saint ou de martyr – bref, d'en faire ce qu'il n'était pas.

Parmi eux, certains mettaient au jour des aspects moins connus de la vie d'Alain Buffard, à l'instar de Pierre Lauret qui évoqua celui avec qui le chorégraphe partagea sa vie pendant plus de vingt ans, Alain Ménil (1958-2012). Ami et collègue de ce dernier, Pierre Lauret soulignait la dimension « duographique » de leur parcours, leurs préoccupations communes, la façon dont le travail de l'un nourrissait celui de l'autre – chacun l'accomplissant, du reste, avec son médium de prédilection (les concepts pour Ménil, qui était philosophe et professeur, les percepts pour Buffard si l'on veut résumer les choses un peu schématiquement). Faisant état de cette « vie mise en commun », Pierre Lauret en identifiait les points d'intersection. En 1997-1998, le *Good boy* de Buffard et l'essai de Ménil sur le sida, *Sain[t]s et saufs*, avaient vu le jour à quelques mois d'intervalle : ils étaient tous les deux une réponse personnelle à la maladie en même temps qu'une manière de performer le « vivre-

¹ *Alain Buffard, colloque, spectacles, exposition, concert*, conçu par Mathilde Monnier et Aymar Crosnier, produit par le CN D et l'association PI:ES Alain Buffard, du 4 au 14 octobre 2017 à Pantin et Paris.

² Colloque Alain Buffard, du 6 au 8 octobre 2017. Le 8, j'intervenais sur *We lost the night*, pièce inachevée d'Alain Buffard autour de la danseuse allemande Anita Berber.

avec », à l'heure où les multithérapies laissent envisager cette perspective³. Quinze ans plus tard, en 2011-2012, c'était le *Baron Samedi* de Buffard, avec sa distribution presque exclusivement métisse et noire, qui avait croisé *Les voies de la créolisation* de Ménil, ouvrage encyclopédique sur Édouard Glissant et l'une de ses notions phare⁴. Puisque Ménil accompagnait les pièces de Buffard, Pierre Lauret choisit d'éclairer l'œuvre du chorégraphe par le portrait du philosophe – intellectuel octavon, esprit rationnel et polémique qui avait consacré toute sa vie aux signes, en ne cessant jamais de combattre ceux qui gommant les singularités, assignent, et enferment le sujet dans des « représentations identitaires de l'identité »⁵. Une démarche qui faisait écho à celle de Buffard, comme en témoigne le titre ironique de son geste fondateur : *Good boy*.

(suite dans *Théâtre/Public*)

Thibaud Croisy
paru dans *Théâtre/Public*, n°229, juillet-septembre 2018

³ *Good boy*, conçu et interprété par Alain Buffard, assisté de Matthieu Doze, créé en janvier 1998 à La Ménagerie de Verre (Paris) ; Alain Ménil, *Sain[t]s et saufs – Sida : une épidémie de l'interprétation*, Les Belles Lettres, 1997. Pierre Lauret affirmait même que « *Sain[t]s et saufs* est le pendant de *Good boy* » : « c'est la même question qui est mise au travail : maintenant qu'on voit qu'on ne va pas mourir, enfin pas tout de suite, et qu'il va falloir "vivre avec", qu'est-ce qu'on fait ? Que fait-on de son corps ? Que fait-on de sa vie ? » Il faut rappeler que la notion de « vivre-avec » est centrale dans la réflexion d'Alain Ménil sur le sida. Présente dès 1997 dans *Sain[t]s et saufs*, il la retravaillera encore dans l'un de ses derniers articles : « "Vivre-avec" ou les plissements de l'existence », *Cahiers philosophiques*, n°125, 2^{ème} trimestre 2011, p 107-123

⁴ *Baron Samedi*, conception et mise en scène d'Alain Buffard, créé en avril 2012 au Théâtre de Nîmes ; Alain Ménil, *Les voies de la créolisation. Essai sur Édouard Glissant*, De l'Incidence Éditeur, 2011. « Les Alain » avaient aussi réalisé ensemble un entretien sur le travail de Buffard : « *To be moved* », entretien avec Alain Buffard par Alain Ménil, *OutreScène*, revue du Théâtre national de Strasbourg, n°11, juin 2008, p. 43-49

⁵ Pierre Lauret, « Le chevalier désenraciné. Alain Ménil, du sida à la créolisation », 7 octobre 2017. Sur Alain Ménil, on lira aussi avec intérêt un autre texte de Pierre Lauret : « Alain Ménil (1958-2012). Hommage », *Cahiers philosophiques*, n°138, 3^{ème} trimestre 2014, p. 103-107, consultable sur <https://www.cairn.info/revue-cahiers-philosophiques1-2014-3-page-103.htm>